

Un rien aurait pu tout changer

Le déferlement de la pluie m'arrache à mon sommeil. Péniblement, je jette un coup d'œil en direction de mon radio-réveil. Putain, huit heures cinquante-huit ! Pas le temps pour un café. Je ramasse mes affaires à la hâte et constate qu'un numéro que je ne connaissais pas s'est affiché sur mon smartphone. Pas le temps de consulter mon répondeur. Je dévale les escaliers quatre à quatre et pousse la porte du local à vélo.

Bon sang... plus de vélo ! Mon téléphone sonne, c'est Serge, mon supérieur.

— *Sacrebleu ! Mathilde, qu'est-ce que tu fous ?*

— *Je...*

Pas le temps d'argumenter, la communication se coupe. Je regarde mon écran, plus de réseau. Dépitée, je fourre mon téléphone dans ma poche et sans réfléchir, je me mets à courir. Dans mon malheur, j'ai bien fait de troquer mes escarpins pour ma paire de baskets bleue flashy. C'est le souffle court que j'atteins l'arrêt de bus. Mes poumons me brûlent. Mon cœur est prêt à bondir de ma cage thoracique. Sous l'abri, je tente de sauver les apparences. J'essuie mon visage d'un revers de manche et essore mes cheveux. Une farandole de parapluies multicolores trépigne d'impatience. Pour tuer le temps, j'allume une cigarette et visse les écouteurs de mon iPod sur mes oreilles. C'est à moitié consumé que je jette mon mégot dans le caniveau. Mon bus est déjà là.

Du regard, je cherche une place en me faufilant entre les passagers. En vain, tous les sièges sont pris. Je m'agrippe à la première barre d'acier de libre, coincée entre deux aisselles à portée de nez. On ne peut pas dire que ma petite taille soit un atout dans ces moments-là, mais je peux enfin souffler. Je sors mon smartphone et pianote quelques mots d'une main.

« Coucou mon amour, j'espère que ta journée se déroule un peu mieux que la miennne. J'ai dû prendre le bus... enfin, je t'expliquerai ça ce soir ou rappelle-moi quand tu auras cinq minutes, bisous. »

Je sens à peine ma poche vibrer. Je présume immédiatement une réponse à mon SMS. Après un rapide coup d'œil, il n'en est rien. Toujours ce même numéro qui essaye de me joindre. Trop de tumulte, je rappellerai plus tard. L'architecture de la ville défile au rythme de ma playlist. Perdue dans mes pensées, je réalise que le bus est à l'arrêt quand un mouvement de foule attire soudain mon attention. J'ôte mes écouteurs. Des coups de Klaxon intempestifs et le sifflet d'un officier m'interpellent. Que se passe-t-il ? Je me dandine dans tous les sens pour examiner la route. Bon, ce n'est vraiment pas mon jour de chance. Je compose le numéro du bureau. Au bout de la deuxième tonalité, Serge me répond. Il a l'air d'avoir encaissé mon absence.

— Si c'est pour me dire que tu es en retard, je te rassure, je m'en étais aperçu !

— Désolée... je suis dans les bouchons. Je fais mon possible pour arriver au plus vite, mais...

Je n'ai pas le temps de poursuivre ma phrase qu'il m'interrompt :

— Sacrebleu ! Je sens que ton « mais » ne va pas me plaire !

— Il me semble qu'il y a un accident qui bloque la circulation.

— Si tu me ramènes le scoop du jour, je fermerai les yeux sur ton retard.

À ces mots, je devine toute la malice dans son défi.

— Je vais jeter un œil de plus près. Je te tiens au courant.

Seuls quelques mètres me séparent du prochain arrêt de bus. Je m'acharne sur le bouton-stop. Les portes s'entrebâillent enfin, m'emportant dans leur sillage avec un flot de passagers. Visiblement, je n'étais pas la seule à vouloir descendre. Par chance, l'averse s'est transformée en un léger crachin. Je farfouille dans mon sac et extirpe mon badge que je glisse autour de mon cou.

Plus je me rapproche de l'accident et plus les lieux me font froid dans le dos, sans que je ne sache l'expliquer. Je sors mon portable et active l'application photo. Je zoome vers la scène et mitraille ce qui reste du drame. Les agents d'entretien de la voirie font de leur mieux pour débayer la chaussée. Un amas de ferrailles jonche encore le sol. Malgré la récente averse, la route reste maculée de sang et des effluves métalliques flottent dans l'air.

Soudain, une vieille dame me dévisage et m'interpelle en levant sa canne.

— *Bande de vautours ! Vous n'avez pas honte ! Faire de l'argent sur le malheur des gens ! Moi, je vous le ferai jaffer votre badge !*

La véhémence de ses propos me laisse pantoise. Mon sixième sens s'invite à son tour. Il me susurre de mettre fin à mon investigation. J'hésite un instant, mais n'en fais rien. Pas le temps pour ces absurdités ! Je continue mon enquête. Je sollicite un agent de police et actionne mon dictaphone.

— *Mathilde Pire, journaliste pour Presse matin. Que pouvez-vous me dire sur cet accident ?*

— *L'accident s'est produit aux alentours de huit heures. Sept piétons ont été heurtés par un camion de déménagement. Deux d'entre eux sont grièvement blessés. Un cycliste a été traîné au sol sur plusieurs mètres. Au moment où je vous parle, son pronostic vital est engagé.*

— *Connaissez-vous l'identité du conducteur ?*

— *À l'heure actuelle, tout ce que je peux vous dire avec certitude c'est que le chauffeur est interrogé dans nos locaux afin de déterminer les circonstances de l'accident.*

J'ai suffisamment d'informations pour rédiger mon papier. Je coupe l'enregistrement et remercie l'officier.

Onze heures douze, je pousse enfin les portes de l'agence. Personne dans les parages. Bizarre ! Où sont-ils tous passés ? Ce même numéro, encore et toujours... Ce n'est pas le moment, j'ai du pain sur la planche. Je renvoie l'appel vers le répondeur puis me dirige vers mon bureau et rédige mon article.

Voilà, c'est fait ! Plus qu'à sélectionner la bonne photo. Je branche mon smartphone à l'ordinateur et visionne les clichés pris un peu plus tôt. Mon attention se focalise sur une image en particulier. J'agrandis au maximum. Bon sang ! Je pourrais le reconnaître entre mille, c'est...

La sonnerie de mon téléphone interrompt brusquement mes pensées. D'un doigt, je fais glisser la pastille verte puis approche le combiné de mon oreille.

« Vous avez quatre nouveaux messages, aujourd'hui sept heures huit :

"Joyeux anniversaire, mon amour ! Je sais que tu dors profondément. Je voulais juste te prévenir, j'emprunte ton vélo, la voiture ne démarre pas. J'ai réservé une petite table pour ce soir. Alors, ne rentre pas trop tard pour une fois. Bisous. À ce soir."

Aujourd'hui, huit heures cinquante :

"Bonjour, Docteur Cross, médecin-urgentiste à l'hôpital la Croix du Sud. Je souhaiterais m'entretenir avec vous, au sujet de monsieur Pire. Il vient d'être admis suite à un grave accident. Vos coordonnées était enregistrées dans son dossier médical. Merci de me rappeler de toute urgence."

Aujourd'hui, neuf heures cinquante-neuf :

"C'est encore le docteur Cross. L'état de santé de votre époux est en train de se dégrader. Venez au plus vite à l'hôpital."

Aujourd'hui, onze heures quinze :

"Docteur Cross... Je suis sincèrement désolé, votre mari n'a pas survécu à ses blessures..."»

Cette vague de mots abscons me submerge brutalement. L'appareil glisse entre mes doigts et vient s'échouer au sol dans un fracas assourdissant avant même la fin du message.

Soudain, Serge et mes collègues jaillissent de nulle part, brandissant un énorme gâteau et hurlant d'une seule voix : *« Joyeux anniversaire ! »*.